

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 18

Artikel: Salade
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nos lépreux l'imitèrent, tirant et buvant au guillon. Mais ils oublièrent l'oraison : aucun ne fut guéri ! Le remède était bon pourtant, car la chronique ajoute : « feurent moult joyeusement esbahys et alloient chacun jour traire la cheville à Guillon deux heures après matines et sur les quatre heures après la midi. »

Nous avons conservé et l'habitude de « boire au guillon » et la locution elle-même. Dans notre beau pays, nous la pratiquons, tous, et peut-être plus souvent que les lépreux de la Maledeyre !

Gustave BETTEX.

Galante ironie. — Mme *** est très avare ; elle a « de quoi ». Elle va elle-même à la boucherie, voisine de chez elle. Vêtue avec une certaine élégance, qu'exige son rang, elle protège sa robe avec un gros tablier de cuisine, dans lequel elle dissimule la viande qu'elle vient d'acheter.

L'autre jour, dans la rue, elle laisse tomber une épaule de mouton.

Un passant se précipite, ramasse le morceau de viande et, d'un air galant, le tend à Mme ***.

— Pardon, madame, vous avez laissé tomber votre... éventail.

Salade. — M. *** convié à dîner chez un membre de sa famille, est invité à faire la salade.

Sa femme, qui l'accompagne, lui dit :

— Mais, François, tu as beaucoup trop brassé cette salade !

— Ah ! observe l'amphitryon, qui, ayant habité quelque temps la France, se pique de beau langage, ces Vaudois ne pourront donc jamais parler français et dire : « fatiguer » la salade.

Alors, le fils de ce dernier, élevé à Lausanne et que ces observations amusent :

— Tu vois, oncle, tu as « vanné » la salade !

LE MARI CONCILIANT

MONSIEUR, qui s'est attardé en compagnie de quelques amis, rentre à la maison aux environs de 2 heures du matin. Un peu inquiet tout de même de la réception qui l'attend, il ouvre sans bruit la porte de l'appartement dans le vague espoir que son escapade passera inaperçue. Soudain, une voix irritée le fait tressaillir :

Madame. — C'est toi, Jules ?

Monsieur (à part). — Crac, ça y est ! (haut et très doux). — Oui, mon amie.

Un silence gros de menaces. Monsieur en trottant se rend dans la chambre à coucher.

Monsieur (pour dire quelque chose). — Fiehu temps ! Brrr... Je crois que nous aurons de la neige.

Madame (tragique). — Allume !

Monsieur se dirige sans hâte vers le bouton électrique.

Monsieur (à part). — Je donnerais bien cent sous pour que le courant ne marche pas !

Il tourne le bouton. Un jet de lumière envoie la pièce.

Madame considère un instant son époux, dont les appréhensions vont croissant de seconde en seconde. Puis :

Madame. — Quelle heure est-il ?

Monsieur (enlevant son habit). — Quelle heure il est ?

— Madame (avec un sifflement de colère). — Oui !!!

Monsieur. — Oh ! pas très tard... onze heures, onze heures et quart... tout au plus.

A cet instant précis, le régulateur du salon, muni d'une superbe sonnerie dite de cathédrale, fait entendre sa grosse voix.

Le régulateur. — Don ! don !

Madame. — Menteur !

Monsieur (jugeant le moment venu de payer d'audace, et dont le cerveau vient d'être traversé par une idée lumineuse). — Voyons, mon

amie, sois raisonnable. Est-ce que je m'irrite, moi ? Est-ce que je te fais des reproches ? Est-ce que je recherche des difficultés ? (Frappant le grand coup). Je ne t'en veux pas, moi, mais, là, pas du tout...

Monsieur (que ce raisonnement inattendu déconcerte). — Plaît-il ? ? ? ! !

Monsieur (enlevant son gilet). — Au contraire !

Madame. — Comment ? Tu as... tu oses...

Monsieur. — Parfaitement. Je ne suis pas de ces maris qui, lorsqu'ils s'offrent une petite sortie, ont le toupet d'adresser des remontrances à leurs femmes en rentrant. Je suis indulgent aux faiblesses humaines, moi ; je pardonne, moi...

Madame. — Tu dis ?

Monsieur (enlevant son pantalon). — Je comprends les choses, moi ! Mme de Staél l'a dit : « Si l'on savait tout, l'on pardonnerait tout ! » Voilà une femme de cœur, au moins. Respect pour elle.

Madame. — Ainsi tu as l'audace...

Monsieur (passant sa chemise de nuit). — Si j'étais mauvais, n'est-ce pas, je pourrais te faire une scène, exiger des explications, te forcer à préciser certains points. Mais non ! je te répète que je ne t'en veux pas. (Câlin). Tu es toujours ma petite femme adorée.

Madame. — Mais enfin m'expliqueras-tu ?

Monsieur. — Des explications ! Jamais ! Je n'en veux pas ; j'ai pleine et entière confiance. Tu vois, je me déshabille, j'éteins (il tourne le bouton de la lumière électrique), je me couche... Et voilà ! (il se met au lit).

Madame. — Ah ! le monstre !

Monsieur (à part). — C'est égal, mon vieux Jules, pour la prochaine fois je crois que tu feras bien de trouver autre chose. M. E.-T.

Amour et confession. — Un catholique avait épousé une protestante dont la beauté et l'esprit l'avaient séduit.

Comme un de ses coreligionnaires lui reprochait ce mariage mixte, il répliqua par ces vers de Corneille, dans *Horace* :

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

QUELQUES LETTRES

1.

A Madame A. G. 2. Poste restante,
Le 2 janvier.

Madame,

Veuf âgé de 35 ans, répondant, je le crois, moralement aux desiderata de votre article paru dans le journal du 26 décembre ; possesseur en outre d'une fortune modeste mais suffisante pour assurer l'existence de celle qui m'acceptera pour époux, je me permets de vous écrire ces mots en vous priant de bien vouloir me fixer un rendez-vous.

J'ajoute que je n'ai pas d'enfant, que je ne fume pas. Il me serait pénible, je vous l'avoue tout de suite, de me séparer d'un basset qui, depuis quatre ans, me tient lieu, en quelque sorte, de famille.

Veuillez croire, etc.

H. P.

Case postale 26389.

* * *

2.

A Monsieur H. P.

4 janvier.

Monsieur,

Un rendez-vous ? Déjà ? Comme vous y allez ! Inutile et pénible, si nos caractères et nos humeurs s'avéraient dès l'abord incompatibles ; il ne nous avancerait en rien dans le cas contraire. Combien il serait préférable, auparavant, de mieux connaître nos goûts, nos aspirations, nos

qualités et nos... défauts, car nous en avons certainement.

Un échange de lettres avant notre rencontre éventuelle pourrait nous éclairer sur ces points si importants. Le choix d'une âme sœur est quelque chose de si délicat ; les affinités sont si ténues et le bonheur tient à des détails si subtils !

Nos lettres, monsieur, nous ouvrirait nos âmes et peut-être — je le souhaite — nos coeurs. Il est si doux de sentir qu'une communion se prépare entre deux cerveaux qui se comprennent.

Ecrivons-nous donc ; plus tard, il sera temps de nous connaître autrement.

Salutations,

A. G. 32.

* * *

3.

A Madame A. G. 32.

12 janvier.

Chère madame,

Votre désir est légitime et fort raisonnable ; mais je vois à la correspondance que vous me proposez un grave inconvénient. J'écris très mal et ne saurai jamais vous décrire mon individu de façon impartiale et suffisamment claire.

Cependant, je vais faire quelques efforts et, bientôt, vous recevrez une lettre plus explicite que celle-ci.

Bien à vous,

H. P.

* * *

4.

Je le comprends, vous êtes bien Celui que j'attendais. Votre âme Est belle, je le sens ; à rien, A tout : subtilité de femme !

Je me rends, car déjà ! je vois, Qu'auprès de vous mon cœur s'envole ; Ecoutez, écoutez ma voix

Qui chante pour vous l'hymne folle : O mon fiancé, me voici, Ecoute mon cœur qui palpite,

Oh ! viens vers moi, viens jusqu'ici,

Viens, je t'aime, viens, oh ! viens vite !

A Monsieur H. P.

2 février.

A bientôt, votre déjà dévouée,

Vve A. G.

P.-S. — Vous l'avez bien deviné ; j'ai mon brevet supérieur.

2^{me} P.-S. — Jeudi 4, derrière le Palais fédéral. Je tiendrai à la main un mouchoir bleu. 8 ½ h.

Vve A. G.

* * *

5.

A Mme Aglaë Grinchard,

rue du Cordon.

5 février.

Madame,

A votre âge ! Enfin, vous êtes libre ; mais tout qu'à faire que dé me remarier (je n'userai plus des petites annonces), je préfère que ce ne soit pas avec mon ex-belle-mère !

HECTOR POITRINET.

* * *

6.

A M. H. Poitinet.

7 février.

Monsieur,

Malgré les apparences, je

d'un paltoquet !

Vve A. GRINCHARD.

7.

A Mme A. Grinchard.

8 février.

Zut !

Respectueusement vôtre

H. POITRINET.

Pour copie conforme : C. A.